

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nouvelles frontières théoriques

Pragmatique de la poésie québécoise, sous la direction de Joseph Bonenfant, Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1986, 305 p.

Agnès Whitfield

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Whitfield, A. (1987). Compte rendu de [Nouvelles frontières théoriques / *Pragmatique de la poésie québécoise*, sous la direction de Joseph Bonenfant, Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1986, 305 p.] *Lettres québécoises*, (45), 53–54.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

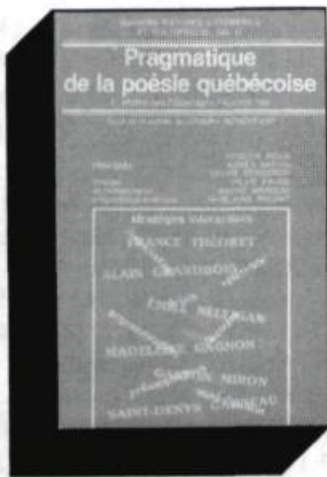
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

NOUVELLES FRONTIÈRES THÉORIQUES

Pragmatique de la poésie québécoise, sous la direction de Joseph Bonenfant, Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1986, 305 p.



Vouloir étudier la poésie québécoise à la lumière de ce champ conceptuel encore tout nouveau qu'est la pragmatique, voici une démarche qui paraîtra sans doute, à certains, contradictoire, pour ne pas dire impossible. La poésie n'est-elle pas la forme la plus pure de discours littéraire, celle qui est la plus éloignée de toute valeur de communication? Comment alors appliquer à un tel discours, pour ainsi dire auto-suffisant, des notions provenant de la pragmatique dont l'objet est justement l'inscription du langage dans un contexte de communication? Or, la contradiction n'est qu'apparente. Comme le souligne Joseph Bonenfant dans sa présentation, la poésie, en tant que production culturelle, est apte, comme tous les autres genres littéraires, à une mise en situation historique et idéologique. La démarche proposée ici n'en tient pas moins du défi, car la poésie, contrairement au roman qui possède ses narrateurs, ses personnages, son histoire à raconter, offre très peu de structures manifestes de communication et constitue donc un terrain d'application

particulièrement difficile pour une approche théorique encore à ses débuts.

Ainsi, n'est-il pas étonnant que les premiers articles réunis par Bonenfant traitent précisément de questions méthodologiques. «La problématique d'une analyse pragmatique de l'énonciation», signale Agnès Bastin, «comprend la recherche des procédés linguistiques qui dénotent la marque de l'énonciateur dans l'énoncé, précisent la visée intentionnelle du message et le degré d'adhésion de l'énonciateur à son énonciation» (p. 27). Bastin répertorie ces procédés sous deux rubriques. Partant d'abord d'un point de vue linguistique et pragmatique, elle présente un aperçu très exhaustif des concepts avancés par différents théoriciens pertinents: déictiques, marqueurs attitudinaux, modalisateurs, opérateurs d'argumentation, acte illocutoire, positions discursives, maximes conversationnelles. Ensuite, elle aborde les problèmes particuliers d'une analyse pragmatique de textes fictionnels, examinant alors la construction de la référence (contexte de l'énonciation, contexte, polyphonie et intertexte, information d'arrière-plan), l'illusion référentielle, le statut pragmatique de la fiction poétique (facteurs institutionnels). Dans un article intitulé «Déixis et fiction poétique: Nelligan, Saint-Denys Garneau, Grandbois, Miron», André Marquis reprend en plus grand détail le rôle des déictiques et des indices d'ostension dans le jeu interlocutoire de la fiction. Son étude aboutit aussi, à partir d'un corpus restreint, à des comparaisons intéressantes car chaque poète fait un usage différent de ces éléments.

Deux articles subséquents témoignent de l'intérêt de la pragmatique pour l'interprétation de textes particuliers. Ainsi, Ghislaine Pesant montre-t-elle comment

les structures énonciatives mises en évidence dans les cinquante poèmes du recueil *Antre* de Madeleine Gagnon illustrent, tout en les explicitant, les divers sens du titre et de son homonyme «entre». Dans son étude de l'interpellation dans «la Marche» de France Théoret, Pauline Adam se penche sur l'énigme que représentent les maintes répétitions du pronom «elle» dans ce texte. De nouveau, l'analyse des structures pragmatiques permet de déceler une logique dans la marche référentielle d'un texte qui pourrait paraître, d'autres points de vue, éparpillé et dénué de structure. Dans un cas comme dans l'autre, l'accent mis par les auteures sur l'inter-locutivité est fort révélateur du statut problématique du discours féminin dans le contexte socio-historique où les femmes travaillent.

Les deux derniers articles du volume examinent de façon encore plus explicite le rapport entre les structures énonciatives d'un texte et son arrière-plan socio-historique. Aussi, l'analyse de «Kimono de fleurs blanches» de Paul-Marie Lapointe effectuée par André Marquis nous permet-elle de mieux comprendre les raisons pour lesquelles ce poème était considéré comme étant illisible lors de sa parution en 1948 ainsi que les facteurs qui ont pu jouer en faveur de son incorporation subséquente dans plusieurs anthologies de poésie québécoise. En comparaison avec les autres poèmes du *Vierge incendié*, «Kimono de fleurs blanches» serait un «des poèmes les moins virulents envers les représentants du pouvoir» (p. 160), s'apparentant, par sa force illocutoire, à une rhétorique surréalisante. Dans son étude de «Que je déparle» de France Théoret, Agnès Bastin montre comment les actes de langage mis en scène par la fiction peuvent véhiculer une force illocutoire tout autre auprès du lec-

LES QUARANTE ANS D'UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS

Journal II. Août 1985 — Avril 1986 de Jean-Pierre Guay, Montréal, Cercle du livre de France, 1986, 352 p., 18,95\$.



«Cela est long, depuis que je me suis mis à mon *Journal* je veux me délittérer l'existence, j'y arrive, lentement mais sûrement» (p. 115).

Pour échapper à la vie littéraire, un écrivain décide de se mettre à écrire, comme on met fin à ses jours anciens: par opposition. Comme une affirmation impudente de la vie devant l'ennui, le vide et la bêtise d'un milieu, «les bourgeois d'Outremont» — surtout les écrivains, universitaires et intellectuels de toutes plumes —, et d'une époque qui n'a rien d'épique, la nôtre — en particulier celle du Québec d'après le référendum dumb, dumb, dumb, jour «J» de «l'anti-question du siècle, nous permettez-vous de songer à essayer de commencer à peut-être négocier ce qui ne serait pas l'indépendance du Québec mais etc.» (p. 234).

teur. Dans ce cas, celui-ci est invité à prendre conscience du rôle du langage à la fois comme instrument d'oppression et de subversion dans les rapports entre les femmes et le discours dominant.

Ce volume constitue une contribution importante à l'avancement des recherches en pragmatique. Non seulement les articles susmentionnés témoignent-ils de la fécondité d'une telle approche pour l'interprétation de textes poétiques divers, mais ils constitueront aussi pour d'autres chercheurs un excellent outil de travail. Les notions théoriques sont bien définies et les analyses menées avec rigueur. L'impressionnante bibliographie thématique établie par Sylvie Bergeron et Sylvie Faure qui complète le volume sera d'une aide d'autant plus précieuse qu'elle regroupe, sous des rubriques fort pertinentes, les principaux articles et ouvrages des divers domaines, fort disparates d'ailleurs, qui touchent à la pragmatique. On saura gré aussi à Joseph Bonenfant d'avoir clairement exposé, dans sa présentation, les enjeux des recherches actuelles en pragmatique, champ qui se situe à la frontière de plusieurs disciplines dont la linguistique et la sociologie. En posant les premiers jalons d'une socio-pragmatique poétique, les articles réunis ici laissent entrevoir une nouvelle façon, méthodique et nuancée, de saisir les rapports complexes entre une société et ses productions culturelles. Ce volume, dont la plupart des articles sont issus d'un séminaire de maîtrise et de doctorat mené par Joseph Bonenfant en 1983, s'annonce comme la première publication du groupe de recherche PRAGMA. Nous attendons déjà la suite avec impatience. □

Ce geste de libération par le mot quotidien nous vaut la publication, au seuil de ses quarante ans, du *Journal* de Jean-Pierre Guay, dont le volume II a paru l'automne dernier.

De facture sobre et élégante, l'ouvrage expose le déroulement d'une existence au jour le jour, sinon d'heures en heures, depuis le mercredi 21 août 1985 jusqu'au mardi 1^{er} avril 1986. Le texte imprimé couvre 352 pages d'une typographie resserrée comme le plaisir dense, et mesuré dirait-on, qu'aurait pris son auteur à concentrer au fil des jours l'essentiel de ses positions. Cohortes de mots comptés et écrits enfin pour soi et rien que pour soi (p. 141), «invitation à emprunter ce que Jean-Paul Sartre appelait les chemins de la liberté» (p. 169), contre le régime totalitaire de «l'existence comme représentation» (p. 7) exprimée dans la farce politique, sociale et culturelle qu'impose, sans retenue désormais, une civilisation du *paraître* gavée d'images et d'intelligences artificielles.

Cette fresque des jours décrits par Jean-Pierre Guay, ancien président de l'Union des écrivains québécois, s'étire longuement de l'automne au printemps sur un fond de cimetière, celui du Père-Lachaise, à Paris, où le rédacteur se meurt, si j'ose dire, de retourner à la première occasion afin de fuir, semble-t-il, dans la fréquentation plus absorbante des morts authentiques la promiscuité sinistre des faux vivants. Ces ombres d'eux-mêmes dont l'être périclité d'inanité dans le non-Québec, la non-UNEQ, la non-écriture, voués totalement au plus grand bluff qui se puisse concevoir: «la littérature» (p. 219) «ad vitam aeternam» (p. 210), c'est-à-dire